

Les ruines à l'épreuve de La mémoire, l'histoire, l'oubli imaginer se souvenir?

Laure Barillas

Résumé:

Quelle place accorder aux ruines dans la phénoménologie du souvenir esquissée par Ricœur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*? La contemplation des ruines suscite le même problème que celui qui occupe tout l'ouvrage de Ricœur: la représentation du passé et les rapports de la mémoire et de l'imagination dans la formation du souvenir. Les ruines peuvent-elles donner lieu à un réagencement des relations de la mémoire et de l'imagination et produire un "imaginer se souvenir"?

Mots-clés: imaginer, souvenir, ruines, temps, histoire

Abstract:

What place should be given to ruins in the phenomenology of memory sketched by Ricœur in *Memory, History, Forgetting*? The contemplation of ruins raises the same problem as that which occupies the whole of Ricœur's work: the representation of the past and the relations of memory and imagination in the formation of recollection. Can ruins give rise to a rearrangement of the relations of memory and imagination and produce an "imagining remembering"?

Keywords: imagination, memory, ruins, time, and history

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 8, No 1 (2017), pp. 125-141

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2017.394

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Les ruines à l'épreuve de La mémoire, l'histoire, l'oubli imaginer se souvenir?

Laure Barillas

On peut s'étonner de ne pas voir l'expérience de la contemplation des ruines évoquée en tant que telle, comme cas particulier des rapports entre mémoire et imagination, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, dont la lecture ne devrait révéler qu'une occurrence¹ de ce phénomène. En effet, le visiteur, comme l'historien, pris dans la contemplation des ruines, se trouve face à un phénomène qui présente des rapports troubles de la mémoire et de l'imagination. La conquête de la distance temporelle, objet de la recherche de Ricœur dans ce livre, semble bien se heurter à l'expérience de la contemplation des ruines puisqu'il mêle de façon inextricable passé révolu, passé qui a été et présent. L'objet singulier que constituent les ruines peut-il alors trouver sa place au sein de la phénoménologie de la mémoire produite par *La mémoire, l'histoire, l'oubli*? La contemplation du phénomène des ruines peut-elle faire surgir un mode d'apparaître singulier et un rapport à la mémoire inédit, où la mémoire a besoin de l'imagination pour former le souvenir, où la distance temporelle peine à exister? L'on se situe ici, et dans tout le raisonnement qui suit, dans le cas de figure des ruines qui ont été produites par le temps et dont le spectateur n'a pas connu l'original intégral et glorieux, dont le souvenir ne peut venir que des récits de l'histoire.

En effet, au même titre que le reflet, l'ombre ou l'écho, les ruines manifestent à la fois la présence et l'absence et ne peuvent être perçues que pour elles-mêmes. Elles renvoient nécessairement à autre chose que leur simple présent et être-là. Contempler des ruines, c'est en effet "voir double": les ruines mêlent présence matérielle, les débris dégradés par le temps, et existence immatérielle, le souvenir de ce qui a été. C'est donc le mode d'existence mixte des ruines ainsi que leur temporalité unique qui suggère de réagencer les rapports de la mémoire et de l'imagination. La phénoménalité des ruines a pour particularité de rendre présent, visible et sensible le passé et l'invisible. La contemplation des ruines est donc essentiellement transfiguration temporelle et expérience sensible de la mémoire. On peut donc se demander si pour voir des ruines, il ne faut pas imaginer se souvenir. Autrement dit, si la perception des ruines exige le recours à l'image de ce qu'elles ont été, peut-on dire que l'imagination produit un souvenir? L'expérience des ruines bouleverse-t-elle l'ordre de l'imagination et de la mémoire dans la phénoménologie du souvenir?

Mémoire de l'image ou imagination du souvenir?

Au début de la section de *La Mémoire, l'histoire, l'oubli* intitulée "Le souvenir et l'image,"² Ricœur se pose "la question embarrassante"³ de savoir si "le souvenir est [...] une forme d'image, et, si oui, laquelle"? Il situe la distinction entre l'imagination et la mémoire à la frontière du réel et de l'irréel, de l'antérieur et du postérieur; cette distinction de la mémoire et de l'imagination sera ensuite dépassée puisque Ricœur affirme qu'il faut les réassocier différemment en étudiant les rapports de l'image et du souvenir. Dans ce contexte, les ruines apparaissent comme un lieu

d'investigation particulièrement propice à cette réflexion puisqu'elles matérialisent au plus haut point cette superposition de l'image et du souvenir, du réel et de l'irréel, du postérieur et de l'antérieur, de la mémoire et de l'imagination, de l'absence et de la présence. En tant que phénomène éminemment mixte, les ruines permettent donc bien de se demander avec Ricœur ce qu'est l'image-souvenir. Cette nature double et mixte remet en effet en cause la séparation des catégories de la mémoire et de l'imagination dans la perception et le souvenir des ruines. Si pour reprendre le refrain aristotélicien qui rythme *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, "la mémoire est du passé,"⁴ alors les ruines sont du passé matérialisé, de la mémoire de pierre. Dans cette perspective, le rôle de la première section de la première partie intitulée "De la mémoire et de la réminiscence" consiste précisément à dire ce qui est de l'ordre de la mémoire et ce qui est de l'ordre de l'imagination. Pour Ricœur, il s'agit de dissocier ces deux facultés afin de mieux les réagencer ensuite. La reprise de la théorie husserlienne de la mémoire et celle de la théorie bergsonienne du souvenir-image offrent alors le cadre théorique dans lequel s'inscrit la phénoménologie ricœurienne de la mémoire. Mais comment situer les ruines dans cette phénoménologie?

Après avoir posé le problème des rapports de la mémoire et de l'imagination tel qu'il a été formulé par la théorie platonicienne, entre *eikōn* et *phantasma*, puis tel qu'il est repris par Aristote entre *mnēmē* et *anamnēsis*, Ricœur formule son "Esquisse phénoménologique de la mémoire." Au sein de cette esquisse dans laquelle il envisage les phénomènes mnémoniques "impliquant le corps, l'espace, l'horizon du monde ou d'un monde,"⁵ il est alors frappant de noter que les ruines ne sont mentionnées qu'une fois, en passant:

Je me souviens d'avoir joui et souffert dans ma chair à telle ou telle période de ma vie passée; je me souviens d'avoir longtemps habité telle maison de telle ville, d'avoir voyagé dans telle partie du monde, et c'est d'ici que j'évoque tous ces là-bas où j'étais. Je me souviens de l'étendue de tel paysage marin qui me donnait le sentiment de l'immensité du monde. Et, lors de la visite de tel site archéologique, j'évoquais le monde culturel disparu auquel ces ruines renvoyaient tristement. Comme le témoin dans une enquête de police, je puis dire de ces lieux que "j'y étais."⁶

On se trouve bien face à un mixte, un entre-deux, entre les deux formes de mémoire qu'a distinguées Bergson.⁷ En effet, dans la contemplation des ruines, se trouvent sollicitées à la fois la mémoire-habitude et la mémoire pure. Autrement dit, c'est à la fois la mémoire corporelle et la mémoire événementielle qui sont à l'œuvre dans le souvenir de la ruine. Le fait que la mention, même rapide et brève, des ruines intervienne juste avant la référence à l'expérience du réveil proustien dans la *Recherche...* semble faire signe vers l'enchevêtrement de la mémoire habitude et de la mémoire pure: de la même façon que le réveil du narrateur est l'expérience du retour à leur place et à leur moment de l'espace et du temps, la contemplation des ruines ressemble à ce trouble de la distanciation temporelle, du vertige qui brouille le rapport au temps et à l'espace.

La comparaison avec le réveil du narrateur, désorienté, suggère le rôle fondamental de la mémoire corporelle dans l'appréciation du temps. En effet, l'expérience du réveil, où la conscience doit remettre "des choses et des êtres à [leur] place," semble proche de l'expérience que fait la conscience qui contemple des ruines. Le même vertige, le même effacement de la distanciation temporelle caractérisent ces expériences. *C'est alors que la mémoire doit intervenir pour*

*réinstaurer cette distanciation temporelle, pour remettre les temps à leur place, pour dissocier le passé du présent qui apparaît sous la forme du mixte architectural et temporel des ruines. Et ce rappel vaut également pour reconnaissance. En ce sens, se réveiller et contempler des ruines fait traverser les trois modes mnémoniques dont E. S. Casey livre la typologie dans *Remembering*.⁸ Se réveiller et contempler des ruines, c'est à la fois "reminding, reminiscing, recognizing."*

Ici passé et maintenant là-bas

Dans l'expérience de la contemplation des ruines, la mémoire corporelle seule n'est pas en jeu. C'est en effet la mémoire des lieux qui intervient également:

La transition de la mémoire corporelle à la mémoire des lieux est assurée par des actes aussi importants que s'orienter, se déplacer, et plus que tout habiter.⁹

La question qui se pose est celle de la spécificité de l'acte d'être dans l'espace des ruines. En effet, contempler des ruines, c'est s'inscrire dans un espace qui superpose deux temps, qui rend visible son enchevêtrement temporel. C'est donc une mémoire du lieu qui exige un rappel au temps présent et à l'espace passé. Pour le dire autrement, au lieu d'être dans un lieu au présent, dans un ici maintenant, les ruines projettent le sujet dans un ici passé ou dans un maintenant là-bas. C'est à une désorientation des catégories du temps et de l'espace, à une désindexation de l'instant présent et de l'ici spatial que l'on assiste ici. C'est donc une refiguration¹⁰ déconcertante des données du temps et de l'espace que vit le sujet qui se trouve confronté au spectacle des ruines. Le rapport au temps n'est plus celui d'un flux, d'une succession ordonnée. C'est plutôt l'expérience d'allers et retours, de croisements, de superpositions entre les catégories du temps. Contempler des ruines, en ce sens, c'est reconfigurer notre expérience temporelle puisque le sujet de cette expérience se trouve dans une situation "anachronique" par rapport à la scène qu'il contemple.

Quel rôle l'histoire peut-elle alors jouer dans cette reconfiguration de mon expérience temporelle? Si l'on suit l'hypothèse proposée dans *Temps et récit*,¹¹ c'est le récit de fiction qui en dit plus sur le temps que le récit que peut en faire l'histoire. Puisque l'histoire veille à relier le temps de la conscience au temps objectif, elle semble insuffisante pour rendre compte du bouleversement chronologique que représente le phénomène des ruines.

L'image du flux de la conscience, qui est au cœur de la phénoménologie husserlienne de la conscience intime du temps, paraît ici bien incapable de penser l'expérience des ruines. Elle ne permet pas de penser la désorientation temporelle que provoque la phénoménalité des ruines. C'est au contraire, la superposition, la vision double qui en rend la saisie possible. Si le spectateur des ruines devait s'en tenir à la seule fixité de la forme du temps, il ne pourrait réellement comprendre ce qui se présente ici à lui. C'est au contraire en changeant la forme du temps que l'on peut accéder à la réalité des ruines. Il semble donc que l'expérience des ruines échappe en un sens à la théorie husserlienne de la forme fixe du flux temporel et, dans cette perspective, on pourrait bien lire la théorie ricœurienne du récit développée dans *Temps et récit* comme une tentative pour s'affranchir de cette fixité attribuée à la conscience du temps.¹² Le récit constitue en effet un moyen de réagencer le temps pour le sujet; de la même façon que le souvenir-

imagination de ce que les ruines ont été de les voir pour ce qu'elles sont, la présence de l'absence, la réalité de l'irréel, le présent du passé, l'imagination de la mémoire.

Un tel parallèle entre les ruines et le récit a été fait explicitement par Ricœur dans une conférence de 1996 destinée au Groupe de réflexion des architectes.¹³ C'est le rapport au temps qui fonde le rapprochement entre le récit et l'architecture. Ricœur y reprend une distinction établie par Heidegger dans *Être et temps*¹⁴ entre deux formes de passé: le *vergangen*, le révolu, et le *gewesen*, ce-qui-a-été. Et il me semble, écrit-il, que c'est la gloire de l'architecture de rendre présent non pas ce qui n'est plus mais ce qui a été à travers ce qui n'est plus.¹⁵

Pour Ricœur, l'architecture serait donc ce qui rend sensible le passé compris comme *gewesen*. Cette comparaison du construire et du raconter permet de comprendre que les ruines sont à la fois ce qui n'est plus, ce qui a été et ce qui est toujours. Les ruines sensibilisent ces deux passés dans un rapport énigmatique au présent. De la même façon que Ricœur parle d'intertextualité pour le récit, peut-être pourrait-on parler d'*intertemporalité* pour comprendre les ruines. L'intertextualité est définie comme la confrontation de "textes qui sont distincts les uns des autres mais qui entretiennent des relations pouvant être très compliquées dans le temps."¹⁶ L'*intertemporalité* pourrait être la confrontation de temps distincts les uns des autres mais qui entretiennent des relations compliquées dans l'espace. Cela permettrait de comprendre la très belle formule que Ricœur utilise dans cette communication: "L'espace construit est du temps condensé." On comprend alors un peu différemment la notion de "lieu de mémoire": *les ruines seraient un espace renvoyant à plusieurs temporalités, et produisant chez l'individu un travail de reconstruction mémoriel portant sur un "avoir été" collectif.*

Le temps sans profondeur

L'histoire des ruines travaillerait donc à relier le temps du sujet au temps objectif. L'hypothèse qui a été soutenue jusqu'à présent est celle que voir des ruines, c'est superposer au même instant deux types de souvenirs, c'est avoir deux formes de mémoires qui coïncident, et qui pour se produire nécessitent l'abolition de la distanciation temporelle. Le propre de l'expérience temporelle que représente la vision des ruines serait alors marqué par l'absence de tout intervalle temporel. Pour en revenir maintenant plus précisément à la phénoménologie du souvenir développée dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*: rappelons que, dès l'introduction, Ricœur souligne l'importance de "la conquête de la distance temporelle,"¹⁷ qui permet de sentir la distinction entre le passé et le présent. Or, ce qui fait à nos yeux le caractère problématique de la phénoménalité des ruines, c'est qu'elle rend justement difficile la saisie de cette distanciation temporelle; si difficile qu'on pourrait même proposer l'expression de *temps sans profondeur* pour caractériser sa temporalité propre.

Alors que l'historien travaille justement sur cette profondeur du temps, sur cet écart entre le passé et le présent, il semble que les ruines existent en passant, au passé présent et au présent passé. Il faut alors redonner de l'épaisseur au temps affaîssi des ruines. Et pour cela, il semble que l'imagination joue un rôle essentiel. Voir, c'est immédiatement se souvenir dans le cas des ruines, et non pas voir puis se souvenir. La contemplation des ruines semble supprimer l'élément successif essentiel à la formation du souvenir et à celle de la distance temporelle. C'est un

souvenir immédiat de ce que je n'ai pas vécu. En ce sens, le phénomène des ruines peut entrer dans la catégorie très particulière des souvenirs de ce que je n'ai pas vécu en propre.

On est reconduit ici au problème sur lequel s'ouvrait la réflexion de la première partie de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, soit celle de la partition entre la mémoire et l'imagination. N'est-ce pas en effet l'image qui redonne de la profondeur à la ruine? N'est-ce pas l'imagination qui permet de superposer au spectacle présent des ruines l'original qu'elles font apparaître implicitement? Voir les ruines, est-ce donc imaginer ou se souvenir? Les ruines fonctionnent-elles comme *mnēmē* (simple évocation) ou comme *anamnēsis* (rappel)? Voir des ruines, est-ce voir, en pierre et en débris, un souvenir? Il s'agirait certes d'un souvenir qui ne renverrait à rien qu'on ait vécu. Ce serait le souvenir découplé de son double réel et avénu. Elles sont d'abord un simple souvenir, résultat d'une affection de la mémoire, mais elles sont également rappel, recherche active de l'original, du double absent, dont elles ne sont pas non plus la copie.

La distance temporelle est ici doublement cruciale: elle garantit le temps entre la mémoire-passion et le rappel-action, et en même temps elle se trouve aplanie dans les ruines où passé et présent sont difficilement distinguables. La distance temporelle se produit lorsque du temps s'est écoulé entre la formation du souvenir, l'impression première, et le moment du rappel, de la réminiscence. Mais il semble que ce parcours du rappel ne puisse fonctionner dans le cas des ruines. C'est donc un souvenir amputé de son impression première qui se produit dans le cas des ruines.

Voir les ruines, c'est les imaginer

Si l'on revient à la thèse aristotélicienne, selon laquelle "le point le plus important est de connaître le temps,"¹⁸ dont la connaissance suppose la capacité à évaluer, à mesurer les intervalles parcourus, on est reconduit à un point essentiel du problème des rapports de la mémoire et de l'imagination. Ricœur écrit ainsi:

Ce propos d'Aristote confirme la thèse selon laquelle la notion de distance temporelle est inhérente à l'essence de la mémoire et assure la distinction de principe entre mémoire et imagination.¹⁹

La distance temporelle garantit donc la rationalité de la recherche mnésique, de l'intervalle que doit parcourir la mémoire pour se rappeler ce qui a été l'objet du souvenir. Mais dans le cas des ruines, où l'original, comme l'impression première, sont manquants, c'est à l'imagination de jouer ce rôle. On voit donc bien que le phénomène des ruines brouille la partition de ce qui est de l'ordre de la mémoire et de ce qui est de l'ordre de l'imagination. On ne peut réellement voir ou se souvenir des ruines sans faire appel à l'imagination et c'est un effort imaginatif tout à fait singulier que requiert leur perception. Selon nous, l'expérience de la contemplation des ruines conduit ainsi à affirmer, non pas une stricte partition de ce qui est de l'ordre de la mémoire et de ce qui appartient à l'imagination, mais plutôt une forme de superposition de ces deux facultés. Se souvenir des ruines n'est pas une opération qui sollicite simplement la mémoire. L'acte même de les percevoir est une réminiscence, mais une réminiscence dont il manque l'impression première, une forme de reconnaissance sans original. En un sens, on a donc bien affaire à cette "fonction visualisante" de l'imagination qu'évoque la

troisième section du chapitre I de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, mais ce qui fait selon nous l'étrangeté de l'expérience des ruines, c'est qu'elle n'est pourtant pas réductible à un simple "devenir image" du souvenir.

Inversion du rappel et du souvenir: une reconnaissance sans original

Dans le processus normal de formation du souvenir, l'impression première survient, le souvenir surgit et le rappel revient. Dans le cas des ruines, il semble que le processus mnésique fonctionne tout à l'inverse: le souvenir se constitue comme rappel d'un original absent que le temps a dégradé. C'est bien alors le rappel qui précède le souvenir puisque c'est le rappel d'un état antérieur à ce qui est désormais en ruines qui constitue le souvenir des ruines en tant que tel. C'est là tout le paradoxe des ruines que d'inverser l'ordre du souvenir et du rappel, de croiser les temps en un espace unique. Les ruines présentent donc un cas très frappant où le souvenir renvoie à un double déjà absent. Se souvenir des ruines, c'est donc redoubler une absence. Produire un souvenir étant déjà une référence à un absent dont on conserve quelque chose, le souvenir des ruines est un souvenir dont la nature est déjà d'être une demi-absence si l'on peut dire, une absence mixte, où le résiduel devient l'essentiel. Le souvenir, comme le dit Ricœur à des nombreuses reprises, porte la marque temporelle de l'antérieur; le souvenir des ruines élève cette marque à la puissance, dans la mesure où il se présente comme un souvenir de l'antérieur de l'antérieur. Contrairement à ce qui se passe dans le souvenir habituel, le sens de la capacité de rappel, telle que Ricœur la décrit dans la section II, se trouve donc ici inversé. Dans le souvenir classique, l'effort de rappel sert à lutter contre l'oubli, alors que, dans la contemplation des ruines, rien n'a été oublié: pourtant il y a bien un rappel, une lutte contre l'oubli dans cette contemplation de ce passé qu'on n'a pas connu.

En effet, l'énigme des ruines ne se borne pas à leur apparition spatiale. Elles rendent présente l'absence, en tant qu'indice matériel de ce qui a été; elles rendent la présence absente puisque le "tout" des ruines n'est pas dans leur être-là, il n'est pas épuisé par leur phénoménalité. Les ruines ne peuvent être des ruines au sens propre si elles ne renvoient à ce qu'elles ont cessé d'être, un temple, une statue, un lieu d'habitation. Il leur faut perdre leur fonctionnalité initiale pour devenir des ruines et pour n'avoir comme fonction que de rappeler, de faire signer vers leur passé. Voir des ruines, c'est donc les reconnaître, même lorsqu'on les voit pour la première fois, même lorsque l'original dont elles sont une version dégradée est absent en tant que tel.

Le temps des ruines

Les ruines, en exigeant de se souvenir de ce qu'on n'a pas vécu, d'un temps auquel les ruines font référence et dont il faut se souvenir pour pouvoir les voir en tant que telles, ne signalent-elles pas quelque chose du fonctionnement de la mémoire collective? *La mémoire collective serait alors cette imagination du souvenir que partage une communauté d'hommes*. En ce sens, les ruines seraient le lieu par excellence de la production d'un souvenir de la mémoire-imagination collective.

On pourrait dire, en ce sens, que la mémoire des ruines est une mémoire qui nous fait sortir du temps subjectif: mémoire qui ne conserve pas notre identité en tant que sujet individué mais en tant qu'agent appartenant à une communauté. La contemplation des ruines offre la possibilité d'un rapport au temps qui ne soit pas celui du quotidien, celui de la vie telle qu'il m'appartient de la vivre, mais d'un temps qui est partagé par tous et dans lequel ma subjectivité prend une place seconde, tant que dure la contemplation des ruines. L'expérience de la contemplation des ruines excéderait en ce sens une phénoménologie de la conscience intime du temps comme celle de Husserl, de même qu'elle excéderait une simple phénoménologie du souvenir, car elle nous donnerait accès à une *expérience collective du temps tout à fait singulière*. Même si "rien ne doit être dénié de l'appartenance de la mémoire à la sphère de l'intériorité"²⁰ comme le dit Ricœur, il semble bien que l'existence des ruines offre à la mémoire individuelle une occasion privilégiée de s'ajouter à une imagination collective.

Au dédoublement temporel de l'existence des ruines répond également une alternative pratique qui s'offre au sujet qui les contemple: soit s'adonner aux regrets, à la nostalgie soit se consacrer à la pratique de l'histoire et de l'écriture. Les ruines se constituent alors soit comme objet d'une émotion esthétique ou d'un sentiment moral, caractérisé comme un regard rétrospectif déplorant la fuite du temps qui transforme irrémédiablement ce qui est et sera en un "a été" irréversible, soit comme objet de l'activité intellectuelle d'un sujet qui se sent appartenir au genre humain à travers le temps. Car si les ruines sont la preuve que les civilisations sont mortelles, elles sont aussi la preuve que nous avons quelque chose de commun avec ceux qui nous ont précédés. Elles sont le reliquat matériel, la preuve inscrite dans la matière d'une communauté de genre entre les hommes que le temps sépare.

Comme le montre bien Jankélévitch, les ruines peuvent donc nous conduire à reconnaître le caractère irréversible du temps.²¹ La nostalgie, excitée par le spectacle des ruines, ne fait que déplorer la passéité du passé, son irréversibilité irrévocable: elle a pour objet le flux même du temps. Dans *L'irréversible et la nostalgie*, Jankélévitch²² caractérise précisément la nostalgie de la maison natale, de la patrie exilée et des ruines comme des illusions spatiales produites par le regret. Selon lui, en effet, c'est essentiellement une méprise spatiale qui est à l'œuvre dans la nostalgie: celle-ci se trompe toujours d'objet, elle croit déplorer un lieu mais elle pleure en réalité le passage même du temps.

Qu'elles soient le prétexte au regret nostalgique d'un passé révolu ou l'occasion de rappeler à ceux qui les contemplent qu'eux aussi vont mourir, les ruines, douloureuses marques du temps ou bien remèdes contre l'oubli, ont une réalité mystérieuse, à la croisée du sensible et de l'invisible, de l'absence et de la présence, du passé et du présent, de l'image et du souvenir. La contemplation des ruines est une expérience temporelle singulière, qui produit un rappel avant le souvenir en même temps qu'elle supprime la distance temporelle: même si elle représente certainement un cas-limite, il nous a semblé qu'elle pouvait cependant trouver sa place dans la phénoménologie du souvenir de Ricœur sous la forme paradoxale d'un souvenir imaginé qui ne serait pas fondamentalement distinct d'un "imaginer se souvenir."

- ¹ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 48.
- ² Ibid., I, 1, III, p. 53-66.
- ³ Ibid., p. 53.
- ⁴ Aristote *Petits traités d'histoire naturelle*, Paris, Flammarion, GF, 229 p, (449 b 15)
- ⁵ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil 2000, p. 48.
- ⁶ Ibid., p. 48.
- ⁷ Henri Bergson, *Matière et mémoire*, chapitre II, Paris, PUF.
- ⁸ Edward S. Casey, *Remembering. A Phenomenological Study*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 1987.
- ⁹ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 49.
- ¹⁰ Marie-Hélène Desmeules, "Les refigurations de notre expérience du temps," *Philosophiques* 41, No. II, 2014, 275–293.
- ¹¹ Paul Ricœur, *Temps et récit*. Troisième tome: *Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1991, p. 185.
- ¹² Concernant cette question des relations de Ricœur à Husserl qui excède l'objet du présent article, nous nous permettons de renvoyer à l'article de Marie-Hélène Desmeules "Les refigurations de notre expérience du temps," *Philosophiques* 41, no. II, 2014, pp. 275–293.
- ¹³ Paul Ricœur, "Architecture et Narrativité," *Études ricœuriennes*, V.7, N. 2, février 2017, pp. 20-30.
- ¹⁴ Martin Heidegger, *Etre et temps*, §65, Paris, Gallimard, 1992.
- ¹⁵ Paul Ricœur, "Architecture et Narrativité," *Études ricœuriennes*, V.7, N. II, février 2017, pp. 20-30.
- ¹⁶ Ibid.
- ¹⁷ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 30.
- ¹⁸ Aristote *Petits traités d'histoire naturelle*, Flammarion, GF, 229, p. 199, (452 b7)
- ¹⁹ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 23.
- ²⁰ Ibid., p. 44.
- ²¹ Vladimir Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, 2011, p. 235 et sq.
- ²² Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, la référence à Jankélévitch est à la fois inaugurale, puisqu'elle figure en exergue de l'ouvrage, et paradoxale. En effet, alors que *L'irréversible et la nostalgie* est une référence évidente et explicite, Ricœur ne mentionne ce livre qu'une seule fois dans la note 35 de la page 631 qui rappelle la différence entre l'irrévocable et l'irréversible. Cette distinction trouve sa place

dans la réflexion de l'épilogue sur le pardon qui engage un dialogue avec Jankélévitch. Il n'est pas étonnant que Ricœur fasse référence à Jankélévitch à ce moment-là plutôt que dans la première partie de *La mémoire, l'histoire, l'oubli* puisque la nostalgie n'y figure pas comme un problème de premier plan. Dans ce contexte, il s'accorde pour dire avec Jankélévitch que le véritable objet de la reconnaissance que produit la nostalgie est la nature irréversible du temps que ressent le sujet de la mélancolie: "La mémoire et l'oubli empêchés correspondent par exemple, à titre de temporalités, à un maintien problématique du passé dans le présent. C'est le cas de la mélancolie, affection de l'homme mature qui voit son désir se porter, encore dans le présent, vers un objet qui n'est plus réel, mais de l'ordre du passé." (*La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 89.)